

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annances 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10, à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours, à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 10 Janvier 1869.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince, par Ordonnance en date du 30 décembre dernier, a conféré la Croix d'Officier de l'Ordre de St-Charles à M. Pensa, Procureur Impérial à Nice.

NOUVELLES LOCALES.

Mercredi dernier, toute la Chrétienté célébrait l'Épiphanie, fête des rois.

Dans la soirée de ce jour, la Société philharmonique de Monaco s'est réunie pour donner une sérénade sous les fenêtres du Palais, au milieu d'un grand concours de population qui a salué le Prince de nombreux vivats.

Puis la musique a parcouru la ville, en jouant l'air national, tandis que de la foule partaient les cris nombreux et fréquemment répétés de Vive le Prince, Vive Charles III.

Ainsi le peuple de Monaco a voulu choisir le jour de la fête des rois pour donner une fois de plus à son Souverain des témoignages de reconnaissance et d'affection.

Le Prince Albert est parti pour Marseille lundi dernier 4 janvier, accompagné par M. le Capitaine de frégate de Journal.

S. A. S. doit revenir prochainement, après s'être arrêtée à Toulon.

Le nombre des étrangers arrivés à Monaco pendant l'année 1868 est de 98,290.

Il y a quelques jours, le rédacteur du *Soleil de Nice*, M. Alfred Berthezène donna par mégarde une pièce de vingt francs au sieur Chabert, conducteur de l'omnibus qui fait le service entre la gare et l'Hôtel de Paris.

Le sieur Chabert ne s'aperçut que le lendemain de la méprise, et il s'empressa de rendre le louis à son propriétaire. Nous sommes heureux d'enregistrer cet acte de probité.

Nous avons souvent décrit les principaux quartiers de Monaco, la ville, le port, la Condamine, Monte

Carlo, les Moulins ; mais ce pays traverse une période de métamorphoses si rapides que c'est pour nous toujours à recommencer, car, chaque jour, de nouvelles constructions, de nouveaux travaux viennent modifier l'aspect de tous les points de la Principauté.

Il en est surtout ainsi de la place du Casino où se donne rendez-vous le tourisme contemporain.

Depuis six ans, ce quartier, qui est dans une situation merveilleuse, a été l'objet de toutes sortes de travaux d'embellissement. La récente création d'un café, de magasins, de la nouvelle salle annexe du Casino, des nouveaux jardins, viennent encore de rajeunir le cadre de maisons blanches et d'arbres verts dans lequel la place est enfermée, et nous voilà obligé à une description nouvelle, et nous ne nous en plaignons pas, car on ne saurait trop s'occuper à voir et à décrire les belles choses, œuvres de la nature ou de l'art.

Au moment où le touriste arrive sur le plateau de Monte Carlo par une magnifique route suspendue sur la baie de Monaco, il découvre, ébloui, un panorama mille fois supérieur comme richesse et comme éclat aux plus splendides décors d'opéra.

S'il lève d'abord les yeux vers les sommets, il aperçoit au loin la Tête de Chien, ce rocher bizarre qui, n'ayant aucune forme précise, peut recevoir tous les noms sans en affirmer ou en démentir aucun.

Plus haut, c'est l'Agel, la seule montagne de l'Europe qui, à une distance de 4 kilomètres du rivage de la mer, atteigne une hauteur de douze cents mètres environ.

Il semble qu'on puisse le toucher du doigt, ce pic de l'Agel, ou que quelques instants suffisent pour en atteindre la cime, illusion ! le marcheur le plus intrépide, l'ascensionniste le plus déterminé ne mettra pas moins de quatre heures à cette excursion.

Ce cadre de montagnes, qui environne d'une façon si grandiose le plateau de Monte Carlo, se prolonge au loin, et les cimes bleues disparaissent derrière les arbres abritant les villas.

Regardons à nos pieds maintenant : d'un côté l'Hôtel de Paris et la nouvelle salle à manger dont la façade est un véritable modèle d'architecture néo-grecque ; de l'autre le Café Divan, construction élégante et légère, flanquée de ses deux magasins ; au fond le Casino. De ci de là, des massifs, des buissons de roses, des groupes de palmiers, telles sont les constructions et plantations qui bordent la place de Monte Carlo. En face du Casino s'ouvre une large et magnifique avenue qui va rejoindre au pied de la montagne la route de Menton. Au centre de la

place, un vaste bassin qu'entoure une large ceinture de fleurs. Des jets d'eau, le jour ; des illuminations la nuit ; à toute heure, les allées et venues des touristes, hommes élégants et jolies femmes, tous heureux de pouvoir en janvier se parer d'une fraîche toilette d'été. Tel est l'aspect que présente aujourd'hui cette place de Monte Carlo qui est sans contredit le quartier le plus brillant, le plus vivant de la Principauté.

Un de nos compatriotes bien connu par les succès qu'il a obtenus sur les principaux théâtres de France et d'Italie, M. Lefranc, était, vendredi, de passage à Monaco, venant de Lisbonne et se rendant à Naples où il est engagé pour la saison. Comme nous sommes heureux de nous associer aux succès d'un enfant de Monaco, nous reproduisons l'article suivant d'un journal portugais sur le ténor Lefranc :

« M. Lefranc, a débuté de la façon la plus flatteuse. Le public s'est prédisposé en sa faveur dans les récitatifs. Il est vrai que l'artiste possède une belle voix, bien timbrée, forte et étendue. De plus son style est correct, et il sait donner à son chant une expression fort bien adaptée. Quant à son jeu, il est satisfaisant.

« M. Lefranc avait eu à lutter contre les charmants souvenirs laissés par Mongini, le ténor à la belle et large voix, au chant passionné, malgré cela il est sorti à son honneur de la comparaison et c'est déjà une preuve de talent et de grandes ressources vocales que de ne pas succomber là où le souvenir de Mongini est encore si vivant.

« Ainsi que nous l'avons dit, M. Lefranc a été applaudi dans le récitatif si dramatique qui précède le duo d'Arnold et de Guillaume-Tell au premier acte.

« Ce duo a eu un succès extraordinaire ; le public a acclamé les deux artistes, Lefranc et Merly, par des bravos frénétiques et prolongés, et surtout à certaines phrases solo de M. Lefranc.

« Dans le trio du deuxième acte, notre nouveau ténor a obtenu un véritable triomphe ; il a chanté avec beaucoup de sentiment cet admirable passage : « *Troncar suoi di quell'empio ardeva* » et surtout les paroles que l'acteur répète à l'arrivée des basses. Le public a salué l'adagio du trio par une salve unanime d'applaudissements à l'adresse pour la plupart du ténor qui, dans ce passage, fait le rôle principal. Après l'allegro de nouveaux bravos ont éclaté.

« M. Lefranc a chanté l'air du quatrième acte avec beaucoup d'entrain ; il a été applaudi dans l'adagio dit avec un sentiment exquis, et enfin dans l'allegro où il a montré dans toute leur plénitude les moyens de sa voix si puissante et l'énergie de son expression.

« En somme le public a été très satisfait du nouveau ténor qui possède une des meilleures voix que nous ayons entendues à San-Carlos durant ces dernières années. »

M. Lefranc a obtenu plus de succès encore dans les *Martyrs* que dans *Guillaume-Tell*.

Nous espérons qu'un succès pareil attend M. Lefranc à Naples.

THÉÂTRE.

Samedi 2 janvier: *Madame est couchée. Monsieur boude.*
Mardi 5 — Concert Sivori. *Les deux timides.* —
Après le bal.

Je laisse de côté pour aujourd'hui les joyeusetés du vaudeville, ses flonflons et ses ritournelles, dont je fais pourtant le plus grand cas; mais, cette fois, j'appartiens au maître, et je me sens encore sous le charme de cet archet magique et tout puissant qui, l'autre soir, au Casino, électrisa la salle tout entière. J'ai nommé Sivori. C'est bien lui, le successeur de Paganini, le violon enchanté, le virtuose romantique, qui vous éblouit, et vous ravit, et vous transporte dans le monde harmonieux des sons.

Qui disait donc que le jeu de Sivori manque parfois de correction et de sagesse? Il est plus correct que la règle; il est le génie du violon. Vous rappelez-vous, mardi soir, cette brillante et émouvante interprétation des principaux motifs de la *Norma*. Le violon de Sivori chantait le chef-d'œuvre de Bellini avec cette chaleur, ce coloris, cette sympathie du son, et cette émotion puissante et communicative, dont les fils des pays du soleil ont seuls le secret.

Ce style merveilleux, tant de sûreté et d'éclat, ont fait partir de tous les points de la salle ces murmures d'approbation et de plaisir mille fois plus flatteurs que les plus frénétiques applaudissements, lesquels du reste n'ont pas manqué à Sivori, après chaque morceau, non plus que les bravos et les rappels.

Sivori nous a fait entendre de la véritable musique, laissant au troisième plan les purs exercices de virtuosité ou du moins ne les abordant que présentés dans un cadre suffisamment musical. Après avoir admiré l'artiste dans l'interprétation de *Norma*, nous avons applaudi le virtuose dans l'exécution des variations sur la prière de *Moïse*, exécutées sur un violon monté d'une seule corde. Jamais la difficulté ne fut poussée plus loin, jamais elle ne fut mieux vaincue. Le maître a été salué par une explosion de bravos à faire crouler la salle.

Le public s'est délassé de l'admiration en s'égayant à la représentation d'une charmante comédie, *Les deux timides*, qui a été rondement jouée par Priston, Pellerin, Doria et M^{lle} Worms.

Cette artiste possède une voix charmante; elle a dit avec beaucoup de goût les deux couplets qui sont encadrés dans la pièce de Labiche.

On sait que M^{lle} Neveux est partie, que M^{lle} Paurèle est sur le point de suivre sa camarade à Paris. Ces artistes sont déjà remplacées. Nous trouvons la combinaison ingénieuse. Si ces messieurs et ces dames se succèdent sur la scène de Monaco, nous pourrions applaudir, cet hiver, tout le personnel du Palais-Royal.

CHRONIQUE.

Le prince et la princesse Charles de Prusse sont arrivés le 4 janvier à Nice, où ils vont séjourner quelques mois d'hiver. M. le comte de Doenhoff, maréchal de la cour; M. le baron Vitzthum, chambellan; M. de Klitinsky, major; M. le comte de Seidell; M^{me} la comtesse Seidewitz, dame d'honneur; M^{me} la comtesse Hagen, dame d'honneur; M^{lle} de Noltz, dame de la cour, et une nombreuse suite, accompagnent Leurs Altesses Royales.

Les journaux annoncent à tort que la comtesse

Walewska va quitter momentanément Paris: pour Nice, selon les uns; pour Florence, sa ville natale, selon les autres.

La nouvelle « dame d'honneur » de l'Impératrice des Français ne se prépare, que nous sachions, à aucun déplacement.

On travaille activement au tracé du chemin de fer direct d'Aix à Marseille. De nombreux piquets ont été plantés à partir de la gare d'Aix à la Rotonde et au milieu des jardins environnants, dans la direction du sud-est.

Depuis plusieurs jours, un phare de première grandeur est allumé au cap Caxine, à l'ouest d'Alger, tandis qu'un autre de quatrième ordre brille au cap Matifou, indiquant ainsi les deux limites extrêmes au fond desquelles se trouve le port d'Alger. En outre, l'ancien phare est conservé, et deux feux bien apparents, placés sur l'extrémité des deux môles, éclairent le pas et permettent aux navires d'entrer en toute sécurité.

GERBE PARISIENNE.

Paris est tout entier occupé du grand événement dramatique de la semaine, la nouvelle comédie de l'auteur des *Pattes de mouche*. Le *Journal de Monaco* ne peut laisser passer inaperçue une première représentation de cette importance. Voilà longtemps que chôment les théâtres parisiens; il est bon de signaler leur réveil.

La pièce de M. Sardou, dit M. Denis Guibert, a eu la mauvaise fortune d'être annoncée six mois avant son apparition sous un titre qu'elle n'aurait ni justifié pleinement ni rendu désormais impossible.

Suivant ces indiscrétions qui sont aujourd'hui si fort à la mode et si haut prisées dans certains mondes littéraires et dont le moindre tort, à mes yeux, est, en déflorant les impressions spontanées, de faire de la critique une école de rabachage, elle devait primitivement s'appeler la *Dévote*. Titre ambitieux et qui fait comprendre en son laconisme la haute et délicate gravité d'un sujet. Depuis *Tartuffe* — je le dis sans rapprochement aucun, on le verra sans peine — personne à peu près n'avait, au théâtre, effleuré même d'une main craintive les questions qui touchent de trop près au jugement personnel de chacun, c'est-à-dire à la conscience.

En effet, prétendre en ces matières déterminer la limite ou simplement la distance du ridicule au sublime, serait une assertion déjà fort risquée, mais le tenter est bien le fait d'un esprit audacieux, un peu trop porté vers les habiletés de détail et vers les brutalités de forme; mais en somme, qui sent ses ressources se lie à la lui-même. Donc, M. Sardou ayant fait annoncer sa comédie sous ce titre la *Dévote*, chacun avait, comme il arrive parfois, fait ou défait la pièce suivant ses convictions, ses idées, ses sympathies, ses observations et ses souvenirs. Chacun sentait l'importance d'une telle étude, et comprenait que la comédie de la dévotion, mise en scène à une époque de trouble religieux et de crise morale, où les moindres sermons comme les moindres blasphèmes sont applaudis d'une part et discutés de l'autre avec une égale frénésie, pouvait être dangereuse et malhonnête, mais pouvait être aussi utile et sincère, suivant la façon dont elle serait présentée. Aussi, bien des gens, amis ou ennemis du talent de M. Sardou, l'attendaient-ils là comme à une suprême épreuve; aussi me suis-je rendu avant-hier au théâtre du Gymnase dans un état d'esprit difficile à analyser, et avec une émotion que ceux de mes lecteurs qui connaissent les quelques idées que j'ai tenté d'exposer sommairement dans ce journal sauront comprendre. Je craignais d'être obligé de louer la pièce en elle-même et d'en combattre violemment les tendances, d'être contraint à l'admiration par le mérite intrinsèque de l'œuvre et d'en détester cette manifestation; en un mot, de devoir en appeler, pour faire

consciencieusement cette critique, de mon sentiment littéraire à ma raison pure.

M. Sardou m'a évité cet embarras, m'a sauvé de ce tourment.

La pièce n'a aucune portée morale ou même simplement satirique. Ce n'est pas un tableau des mœurs ou des doctrines des faux dévots de ce temps-ci, — la fausse dévotion n'est là qu'un accessoire souvent inutile et parfois grotesque, — c'est un vaudeville agréable, compliqué d'un drame poncif, — celui de la mère coupable, et agrémenté de petites intrigues spéciales destinées à l'allonger cinq actes durant.

Ce qui est en cette pièce, c'est l'esprit de détail, qui orne galamment un ouvrage et qui fait sourire; ce qui manque, c'est le souffle qui crée, et qui se communique à toute une salle et la domine par l'enthousiasme ou par la raison.

BIBLIOGRAPHIE.

Marseille inconnu, par HORACE BERTIN.
Marseille: Bérard, libraire-éditeur, rue Noailles, 22.

C'est avec ses meilleurs amis qu'on se met en retard le plus volontiers.

Ils me pardonneront de les faire attendre, se dit-on. Et puis l'on songe à s'acquitter envers eux avec largesse; l'on parle de tirer quelque bouteille de derrière les fagots. D'un prétexte à l'autre la dette est renvoyée souvent aux calendes grecques. Voilà, sans contredit, ce qu'a dû penser de moi cet excellent Bertin, dont le joli petit volume flâne depuis tantôt trois mois sur ma table, comme un remords couleur de rose. Il me l'avait pourtant envoyé le jour même de la naissance tout humide encore des baisers de la presse, avec cette jolie dédicace: « Souvenir du *Phocéen*. » Hélas! oui, c'était le bon temps! Nous avions vingt ans alors, pas un cheveu blanc et tant d'illusions!

Ah! ce n'est pas en ce temps là, mon cher Bertin, qu'on vous eût fait attendre un petit article trois mois. Il ne paraissait qu'une fois par semaine, le cher *Phocéen*. Mais chacun avait à cœur d'y apporter sa pierre hebdomadaire. Les plus longs articles étaient bientôt prêts; on griffonnait cela au coin des tables, sur le marbre, le vendredi soir, au dernier moment, pendant que Cayser, rêvant déjà les splendeurs du journalisme politique, dilatait ses narines à cette odeur de chair fraîche. Ainsi furent écrits les romans d'Henry Rey, d'Audouard, de Paris; les études artistiques de Chaumelin; les chroniques de Maurice Bouquet, rééditées depuis à Montélimart et autres lieux; les causeries d'Henry Fouquier, dont la fine et mordante plume préludait déjà aux audaces du *Charivari*, du *Figaro* et du *Journal de Paris*, et nous valait le désabonnement en masse de notre abonné de Brignoles.

Quand nos amis, en ce temps là, mettaient au jour un petit opuscule ou quelque lourd in-octavo, il fallait voir quel accueil empressé et chaleureux était fait au nouveau né. Grâce à nous, les noms de Casimir Bousquet et d'Eugène de Porry flamboyaient comme des étoiles.

Que n'eussions-nous pas fait, mon cher Bertin, pour un livre vraiment neuf, original et poétique, tel que le vôtre! Puisse ce souvenir, qui répond au vôtre, me faire pardonner! et ne vous en prenez, je vous prie, de ce long retard, qu'à votre titre d'ami.

Et, en effet, si ce charmant petit volume à couverture blonde, allure elzévirienne, titre mystérieux et alléchant, eut été l'œuvre d'un inconnu, et se fut trouvé un jour, par hasard, sous ma main: « Eh quoi! me serais-je écrié aussitôt, il y a donc une plume qui a donné un corps à la poésie que j'aime, et que je croyais être le seul à aimer? Voilà donc le Marseille de mes rêveries de flâneur et d'artiste, buriné d'une pointe alerte, précieuse et colorée! Ce monde flottant a pris une forme définitive, sans rien perdre de la magie de son clair-obscur. Il vit, et est désormais immortel. Révétons à tous, et en particulier à nos compatriotes, ce merveilleux *aqua fortiste*; dégageons cet inconnu. » Et je n'aurais eu de repos que toutes les facettes de ce livre n'eussent été mises en lumière par le travail le plus consciencieux et le plus patient.

Mais, grâce à Dieu, depuis longtemps Bertin a fait ses preuves. Il n'est pas un gourmet marseillais à qui ce pseudonyme si gaillardement porté ne remette en mémoire des pages exquises. On connaît dans le monde des curieux et des raffinés cette physionomie finement goguenarde, et sensitive autant que gouailleuse, qui est aussi bien celle de l'homme que celle de l'œuvre. Horace Bertin a rédigé en chef l'*Echo de Marseille*, pendant nombre d'années, et l'a conduit vaillamment du berceau

à la tombe; ce qui ne l'empêchait pas de collaborer à une foule de publications littéraires. Il est aujourd'hui rédacteur en chef des *Tablettes de Marseille*, autour desquelles il a su réunir de nombreuses sympathies.

Vous me croirez donc sur parole si je vous dis que, d'un bout à l'autre, son petit livre est ravissant. Véritable portefeuille d'artiste, on y voit des paysages, des intérieurs, des études et des croquis d'après le modèle, le tout lestement enlevé, avec un merveilleux sentiment de la note juste, d'adorables finesses de ton, un effet toujours neuf et piquant.

Ce que j'aime le mieux dans tout cela ce sont les paysages, des études printanières, au bas desquelles on cherche le nom de Villevieille ou de Chintreuil, — *le chemin des guinguettes et des corbillards*. — *Le rendez-vous des Croque-morts*, et tant d'autres pages, fraîches et gaies en dépit de leur titre sombre.

A côté de ces pochades d'un gris perle si délicat, je me délecte encore en quelques eaux fortes savoureuses où les rehauts pétillent dans les moiteurs de l'ombre à la façon des vieilles estampes hollandaises. *Le tapis franc de la mère Jeannette* est une de ces pages de haut goût.

Croyez que je ne dédaigne point aussi les jolis portraits de célébrités de la rue traités d'une pointe fine et alerte, où au milieu d'un spirituel grignotis, un trait délié comme un cheveu suffit à mettre en relief la tête de Roubaud, de Séraphin, de la Dame au cabas.

Tout ce petit livre est fait d'un bout à l'autre, je ne dirai pas de main d'ouvrier, ce qui est bien quelque chose de l'avis de La Bruyère, mais de main d'artiste, ce qui est mieux.

Et maintenant reconnaissons, mon cher Bertin, qu'il y a encore fort à faire avec le Marseille inconnu, fort à écrire, fort à peindre. Que possède-t-on sur Marseille, ses mœurs, ses types, ses intérieurs, ses paysages, son ciel, son milieu magnétique? des choses banales, transmises d'académicien à académicien, telles que la légende de la maison de Milon, la traduction des épigraphes des quatre sarcophages du Musée, ou quelque étude sur les origines du phare de Planier!

Cela est pitoyable, n'est-ce pas? Et ne faut-il pas, en vérité, qu'au milieu d'un monde de merveilles, nous soyons comme ces malheureux payens de l'écriture qui avaient des yeux pour ne pas voir: *oculos habent et non videbunt!* Un monde de merveilles, oui, Monsieur! Certes, je ne parle pas de la rue Impériale, ni de la Bourse, ni de l'hôtel de la Préfecture; mais qu'il vous plaise seulement de venir un instant vous égarer avec moi dans le labyrinthe de la vieille ville et vous reconnaîtrez que l'imagination de l'artiste est impuissante à évoquer des effets d'un pittoresque plus merveilleux que ceux qui s'y succèdent à chaque pas.

Ici, c'est une rue étroite et profonde droite et raide comme une échelle. Le soleil dévale par là-dedans, avec des éclats de fanfare, éparpillant ses plaques de lumière tout à côté des trous noirs, accrochant ses rayons à un pignon de toit, à une loque en drapeau, au plat de cuivre d'un barbier, à la coiffe blanche d'une commère, au jupon rouge d'une petite fille, au filet d'eau de la fontaine. Des figures bizarres flottent dans l'ombre tiède. Ce sont des savetiers à tignasse buissonneuse, portant sur leur nez crochu les besicles énormes à travers lesquelles pointe un regard fureteur, des marchandes de fritures, grasses, ventruées, lippues, luisantes et dorées comme les beignets de leur éventaire, — des marchandes de *terraillies* et de comestibles, sèches et fluettes, trotinant dans l'ombre, parmi les pots et les écuelles, les paquets de chandelles, les grappes de raisins secs, les sacs de noix et les herbes, pareilles à des rats familiers. Dans l'embrasure des portes, on entrevoit des têtes de vieille femme à cheveux blancs, la face taillée dans un vieux cuir de Cordoue, — un jeune profil qui fuit dans l'ombre sous des masses de cheveux luisants, — des yeux noirs et profonds qui vous brûlent au passage, — des têtes blondes d'enfant qui, toutes bouclées, s'avancent et s'enflamment au soleil. Les ménagères s'arrêtent par groupes, faisant valoir leurs hanches sous de prodigieux jupons à ramages et agitant par de rapides mouvements de tête les grands anneaux d'or de leurs oreilles. Quelques-unes, accroupies sous le pas des portes, étalent sur leurs tabliers des cartes grasses. Il s'échappe du fond des tavernes des cris gutturaux et saccadés: ce sont des Piémontais qui jouent à la *mourre*. On entend le battoir des lavandières qui, agenouillées autour de la fontaine, tête et bras nus, agitent au soleil leurs chiffons radieux; on entend aussi les bavardages des commères, les cris des enfants qui s'ébattent, les aboiements des chiens, le gloussement des poules familières et le sifflement du merle, gloire et délices du savetier.

Ailleurs, nous rencontrons une place tranquille, irrégulière, bordée de vieilles maisons seigneuriales. Deux ou trois grands arbres au feuillage clair-semé et une fontaine de village ajoutent au calme de l'impression. Des industries oubliées ont élu domicile dans ce coin de la ville. On aperçoit aux hautes fenêtres, parmi les détails frustes d'architecture, de petits jardins suspendus, du

vert le plus vif, où s'encadre par moment le visage rose d'une jeune fille. Il descend des étages élevés des gazouillis d'oiseaux et de clairs refrains de chansons. On respire par là l'ivresse contagieuse des villes endormies. Le passant affairé et fourbu lève les yeux vers ces cellules aériennes et rêve d'y finir ses jours en philosophie.

Aux approches de la nuit, les rues défilées, bosselées et tortueuses de la vieille ville revêtent l'aspect le plus fantastique et le plus attrayant. Une ombre mystérieuse flotte sur toute chose. De fines silhouettes se découpent sur le ciel pâle; les maisons se serrent l'une contre l'autre. On dirait d'une haie de vieux buveurs titubant et dodelonnant de la tête; les toitures pointues ont l'air de bonnets mis de travers, et de petites lueurs rougeâtres clignotent çà et là comme des yeux avinés. On est à mille lieues de la vie réelle; on entre dans le domaine de la féerie. A chaque pas fait dans ce labyrinthe, l'étrange et le pittoresque nous arrêtent. Par la baie d'une porte basse, à travers les buées de la vitre, nous apercevons un intérieur d'ostade, un vieil homme qui fume sa pipe, un enfant qui se roule sur le sol, la ménagère penchée sur le foyer, ici la haute cheminée, là le lit à grands rideaux, des images piquées au mur, des faïences et des cuivres, tout cela flottant dans une ombre humide, et ne s'accrochant que par un rehaut de fauve lumière. Ailleurs, c'est une bande de gueux attablés, mines truculentes, haillons sordides, tables vineuses, une toile de Goya ou une estampe de Callot. Dans la rue passent des groupes débraillés et turbulents, ce sont des matelots retour de l'Inde, qui s'en vont, roulant de buvette en buvette jusqu'à la porte de quelque paradis d'occasion.

Au détour d'une ruelle, nous voyons, non sans émotion, se découper la silhouette de quelque rôdeur de nuit, haut sur jambes et large d'épaules qui nous jette au passage un regard oblique, et disparaît soudain dans un mur comme un personnage de féerie.

Dans l'ombre de certaines portes surgissent des apparitions étranges, des robes claires, des épaules nues, des mains qui se tendent vers le passant. On entend de çà et de là de petits cris. Une odeur âcre vous prend à la gorge. Le populaire grouille par là. Plus loin, tout est silence; dans un carrefour accidenté comme un décor d'opéra, tandis que la lune fait des ricochets sur les angles et les reliefs des murs, un chat maigre se tient immobile au bord d'un toit. Ne dirait-on pas l'esprit familier de la vieille cité?

Mais je m'égarer en ces détours et vois que je n'ai rien dit de tant d'autres choses qu'on ne connaît point. Ces mœurs populaires toutes faites de passions brûlantes, de superstitions, d'ignorance, de sentiments irréflectés et spontanés, ces drames intimes où les tireuses de cartes, les herboristes, les bons gendarmes, les maçons jouent, comme dans le dernier procès, des rôles bien définis, ne présentent-ils pas aussi à l'observateur de riches sillons à exploiter?

Et nos ports, et notre mer, et nos campagnes! N'y a-t-il point là tout un monde?

A l'œuvre donc, les paysagistes, les peintres d'intérieur, les croqueurs de types, les brosseurs de toiles, les égratigneurs de cuivres, les griffonneurs à la Rembrandt, les aquarellistes à la Bonington, les amoureux du clair obscur, les amants de la pleine lumière! En avant, dans les mille sentiers au milieu desquels se dresse comme un premier jalon, le *Marseille inconnu* de notre ami Bertin.

LOUIS BRÈS.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 2 au 8 janvier 1869.

GOLFE EZA. b. <i>St-Joseph</i> ,	français, c. Giordan,	chaux
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	m. d.
ANTIBES. b. <i>Augustine</i> ,	id. c. Gabriel,	bois
GOLFE JUAN. b. <i>Elan</i> ,	id. c. Ricord,	sable
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	sur lest
GOLFE JUAN. b. <i>Résurrection</i>	id. c. Ciaïis,	sable
id. b. <i>Trois sœurs</i> ,	id. c. Castagne,	id.
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	m. d.
id. id. id.	id. id.	id.
GOLFE JUAN. b. <i>Deux sœurs</i>	id. c. Massa,	sable
CASSIS. b. <i>St-Ange</i> ,	id. c. Pellegrin,	chaux
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	m. d.
FINALE. b. <i>Trois frères</i> ,	italien, c. Ginocchio,	charbon
id. b. <i>Conception</i> ,	id. c. Saccone,	id.
NICE. b. <i>St-Jean Baptiste</i>	français, c. Dalais,	m. d.
MENTON. b. <i>St-Joseph</i> ,	id. c. Palmaro,	sur lest
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	id.
ANTIBES. b. <i>St-Joseph</i> ,	id. c. Giordan,	gravier
NICE. b. <i>Marie</i> ,	id. c. Constantin,	m. d.
GOLFE JUAN. b. <i>Eveline</i> ,	id. c. Orengo,	sable
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	m. d.
GOLFE JUAN. b. <i>St-Michel</i> ,	id. c. Isoard,	sable

Départs du 2 au 8 janvier 1869.

MENTON. b. <i>l'Indus</i> ,	français, c. Jovençeau,	sable
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	sur lest
ST-JEAN. b. <i>St-Joseph</i> ,	id. c. Giordan,	id.
MENTON. b. <i>Augustine</i> ,	id. c. Gabriel,	bois
GOLFE JUAN. b. <i>Elan</i> ,	id. c. Ricord,	sur lest
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	id.
GOLFE JUAN. b. <i>Résurrection</i>	id. c. Ciaïis,	id.
id. b. <i>Trois sœurs</i> ,	id. c. Castagne,	id.
MENTON. b. <i>Trois cousines</i> ,	id. c. Lantéai,	bois
id. b. <i>Jeune Pierre</i> ,	id. c. Nicolini,	chaux
MARSEILLE. b. <i>l'Econome</i> ,	id. c. Aubert,	sur lest
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	id.
id. id. id.	id. id.	id.
GOLFE JUAN. b. <i>Deux sœurs</i>	id. c. Massa,	id.
MENTON. b. <i>St-Ange</i> ,	id. Pellegrin,	chaux
ST-JEAN. b. <i>St-Joseph</i> ,	id. c. Giordan,	sur lest
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	id.
MENTON. b. <i>St-Jean Baptiste</i>	id. c. Dalais,	m. d.
ST-MAXIME. b. <i>St-Joseph</i> ,	id. c. Palmaro,	fûts vides
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	sur lest
ST-JEAN. b. <i>St-Joseph</i>	id. c. Giordan,	id.
GOLFE JUAN. b. <i>Eveline</i> ,	id. c. Orengo,	id.
NICE. brick <i>Jeune Alexandre</i>	id. c. Canzio,	id.
id. b. v. <i>Palmaria</i> ,	id. c. Questa,	id.

CASINO DE MONACO

Dimanche 10 Janvier 1869

CONCERT

Sous la direction de M. Eusèbe Lucas

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Marche	HAM.
Ouverture du <i>Roi d'Yvetot</i>	ADAM.
Danse de bacchantes (<i>Phlémon et Baucis</i>)	GOUNOD.
Polka	STRAUSS de Vienne.
Ouverture du <i>Père Gaillard</i>	REBER.
Air Styrien	GUNG'L.
Valse	STRAUSS de Vienne.
Galop	LANNER.

8 HEURES DU SOIR.

SOLISTE : M. Delpech, Cornettiste.
Oudshoorn, Violoncelliste.

Marche-Mosaïque	E. BACH.
Ouverture de <i>Guillaume Tell</i>	ROSSINI.
Andante de la <i>Symphonie en ut mineur</i>	BRETHOVEN.
Fantaisie sur <i>Anna Bolena</i> de Donizetti (M. Delpech)	LEGENDRE.
Fantaisie sur les <i>Huguenots</i>	MEYERBEER.
<i>O cara memoria</i> , thème de Carafa (M. Oudshoorn)	SERVAIS.
Valse	STRAUSS de Vienne.
Final	E. BACH.

Mardi 12 janvier 1869 à 8 heures du soir

8^e REPRÉSENTATION

donnée par les Artistes du théâtre

du

PALAIS-ROYAL DE PARIS

LA GRAMMAIRE

Comédie-vaudeville en un acte de MM. E. Labiche et A. Jolly.

M. Geoffroy	Caboussat
M. Pellerin	Poitrinas
M. Vollet	Machut
M. Laroche	Jean
M ^{lle} Worms	Blanche

LES DEUX RATS

Comédie-vaudeville en 2 actes par M. Bréville.

M. Priston	Jean Mulot
M. Pellerin	Doguin
M. Laroche	St-Andiol
M ^{lle} Saëns	Augusta
M ^{lle} Worms	Rose
M ^{lle} Petit	Cérésine

A VENDRE OU A LOUER
près du Casino :

JOLIE VILLA

Très richement meublée
Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.
S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

HOTEL DU PRINCE ALBERT

tenu par **E. REY**
Place du Palais, Monaco
Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf offre aux familles Etrangères le calme et la tranquillité d'une maison particulière.
Pension, Restaurant — Salon et Café fumoir
On parle Allemand, Anglais, Français et Italien.

VENTE AUX ENCHÈRES
DU MOBILIER

du grand établissement hydrothérapique de Monaco
le jeudi 14 janvier et jours suivants,
heure de midi, dans les salons de l'établissement.

MAISON DE PAPIERS PEINTS

Succursale des principales maisons de Paris

AUGUSTE CIAIS

SPÉCIALITÉ POUR DÉCORATION

et Devant de Cheminées

Rue du Milieu, 4, Monaco

HOTEL DU LOUVRE

Cet hôtel entièrement remis et meublé à neuf par le nouveau propriétaire, situé en face de l'établissement des bains, à proximité de la gare et à cinq minutes du Casino offre à MM. les étrangers tout le confort désirable.
Restaurant à la carte et à prix fixe.
Table d'hôte à 11 h. du m. et à 6 h. du soir.
Pension. — Prix très-modérés.
Café fumoir, piano, billard.
Service spécial. — On parle toutes les langues.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée.
DE MONACO A NICE.

PRIX DES PLACES			STATIONS.	DÉPARTS			
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN		SOIR	
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
			Monaco	9 55	2 10	5 20	11 10
			Eza	10 08	2 23	5 33	
			Beaulieu	10 16	2 31	5 41	
			Villefranche-sur-mer	10 23	2 38	5 53	11 33
			Nice	10 34	2 49	6 04	11 44
DE NICE A MONACO.							
			Nice	8 35	12 40	3 30	6 55
			Villefranche-sur-mer	8 51	12 52	3 42	7 07
			Beaulieu	8 58	12 59	3 49	
			Eza	9 06	1 07	3 57	
			Monaco	9 18	1 19	4 09	7 30

SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR ENTRE NICE ET MONACO.

DÉPART DE NICE : 11 heures du matin.

DÉPART DE MONACO : 7 heures 1/2 du soir.

Billets de 1^{re} classe : fr. 1 50. — 2^{me} classe : 1 fr.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ : 9 heures. — 1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir. — 3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales

NICE :

15, Quai Massena

MODES DE PARIS

M^{me} VIRGINIE MORTIER

a l'honneur d'annoncer aux Dames son arrivée de Paris avec un grand choix de Modes.
Spécialité de chapeaux de fantaisie des premières maisons de Paris et de Londres.

BADEN-BADEN :

5, Rue Sophie.

BAINS DE MER DE MONACO

SAISON D'HIVER 1868-69.

Grand établissement Hydrothérapique à l'eau de mer et à l'eau douce.

Bains de mer chauds. — Salles d'Inhalation. — Bains de vapeur.

La contrée de Monaco, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée contre les vents du Nord : sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet.

Le Casino, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, Wiesbaden et Hombourg. — **Nouvelles Salles de Conversation et de Bal. — Cabinet de Lecture** où se trouvent toutes les publications Françaises et Etrangères. — **Concert** l'après-midi et le soir. — Orchestre d'élite.

Le Trente et Quarante se joue avec le Demi refait

et la **Roulette** avec un seul zéro.

Grand Hôtel de Paris, à côté du Casino. Cet Hôtel l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. **Beaux Appartements. Magnifique Salle à manger. Salon de Restaurant. Grand Café avec Billards. Cabinets particuliers. — Cuisine française.**

La ville et la campagne de Monaco renferment des **Hôtels**, des **Maisons particulières** et des **Villas**, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — **Station Télégraphique.**

Le superbe bateau à vapeur le *Charles III*, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO tous les jours, en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.